



Extrait du micropolitiques des groupes

<https://micropolitiques.collectifs.net/Evenement>

Événement

- entrées -

Date de mise en ligne : mercredi 7 novembre 2007

micropolitiques des groupes

En septembre 2003, après cinq années d'expérience collective, le Collectif sans ticket (CST), dont nous faisons partie, décide de s'auto-dissoudre (1). Cette décision est l'aboutissement d'un processus d'auto-analyse de plusieurs mois durant lequel nous avons tenté, entre autres choses, de visiter et de comprendre diverses questions : « pourquoi sommes-nous en crise ? », « qu'est-ce qui s'est passé ? », « que nous est-il arrivé au juste ? » Les réflexions qui suivent s'inspirent d'un texte intitulé *Bruxelles, novembre 2003* qui relate ce travail.

En février-mars de cette année-là, nous sommes quelques-uns à sentir que quelque chose se passe dans la vie de notre groupe... quelque chose qui fait que nous ne sommes plus les mêmes. Notre manière de sentir et de percevoir est en train de changer même si nous ne savons pas bien ce qui a bougé. « Les événements s'effectuent en nous, ils nous attendent et nous aspirent, ils nous font signe », disait Deleuze [2].

Sept mois donc avant l'acte d'auto-dissolution, nous sommes réunis à cinq dans nos locaux à Bruxelles, et c'est le brouillard. Pour les uns, le projet passe certes par un moment difficile mais, en gros, il « fonctionne bien » : les idées et les revendications défendues par le groupe dans le champ de la mobilité se sont propagées. Pour d'autres, « tout ça » n'est plus trop évident, il devient compliqué de poursuivre l'aventure sans prendre en compte une insistance qui les travaille. Mais qu'est-ce qui insiste ? Il est difficile de le savoir, les mots manquent pour exprimer « ce qui n'est plus évident ».

Après un moment de discussion sur ce tiraillement, le pli est pris d'arrêter la machine et de nous ouvrir à un processus d'évaluation de notre pratique. Nous organisons trois réunions à Bruxelles avant de nous « mettre au vert ». Notre premier geste consiste à « déplier l'accordéon » de notre aventure, à en retracer les lignes majeures et les points forts.

Les signes

Le premier étonnement porte sur tous les signes qui ont surgi lors des deux dernières années de notre histoire et que nous n'avons pas su comprendre ou simplement pas su voir. Il y a eu d'abord Grez-Doiceau (3) en janvier 2002. Ce jour-là, nous étions une petite dizaine à nous réunir le temps d'un week-end, en vue « d'évaluer » les derniers mois d'activités du groupe et de tracer les grandes lignes pour l'avenir. La question de la fin du collectif s'y posait déjà explicitement, pour la première fois, mais le temps d'une journée seulement. Au bout du compte, la fin n'avait pas été prononcée et nous étions repartis au contraire avec une profusion de chantiers disparates à mettre en oeuvre.

Pourtant, il s'était passé quelque chose de paradoxal lors de ce week-end au vert, entre un enthousiasme renouvelé pour certains et un vide pour d'autres, qui ne tarderaient pas à quitter silencieusement le navire. Voilà encore un signe. En fait de signe, il y en avait eu quelques-uns et ils prenaient chaque fois un visage différent : un mot, une douleur à l'estomac, un accident... D'une certaine façon, « le monde ne cesse de faire signe, à condition d'y être sensible »(4).

Ces signes nous entouraient. Certes nous les sentions, ils vivaient dans nos corps, mais il faut croire que nous étions trop le nez sur le guidon pour les voir. Et c'est là que tout se complique car la -rencontre avec un signe s'effectue dans un mince défilé entre ce qui existe déjà et ce qui n'est pas encore advenu. Cette rencontre nous entraîne vers des chemins qui ne sont pas encore -pensables, elle décale notre regard de « ce que l'on sait », de la façon de nous représenter une situation, un projet, un bout de vie. « Sortir de » pour « épouser un autre point de vue », tels sont les

effets de cette rencontre avec un signe : « [celui-ci] ne renvoie pas seulement la pensée à son ignorance, mais l'oriente, l'entraîne, l'engage ; la pensée a bien un guide, mais un guide étrange, insaisissable et fugace, et qui toujours vient du dehors.(5) »

Commencer à épouser un autre point de vue sur ce qu'était devenu le CST passait pour nous par deux conditions : nous arrêter pour voir, entendre et sentir les signes et tenter de les épouser, de nous faire envelopper par eux ; et parallèlement, créer les conditions d'une disponibilité mentale et corporelle susceptible de nous amener dans un devenir mutant.

Aion

Un second étonnement est arrivé bien plus tard. L'exercice que nous nous étions fixé lors de notre séjour consistait à déplier notre histoire, à en faire la chronologie pour y pointer les variations et les ruptures. C'est à travers cet exercice, pensions-nous, que nous allions trouver un « sens » à notre aventure. Chercher une logique « cachée » en quelque sorte derrière les bifurcations et les changements par lesquels le projet était passé. Implicitement, nous imaginions que, une fois « cette logique » mise à jour, nous serions capables d'expliquer le sens de ce « qui nous est arrivé ».

Après avoir exploré cette piste, il nous a semblé utile de nous en éloigner, de prendre une distance vis-à-vis du temps linéaire et du regard qui l'accompagne : la succession infinie de présents. Quitter cette linéarité pour visiter la -chronologie par le biais de la verticalité. Autrement dit, lire les -bifurcations non plus comme s'inscrivant dans une ou plusieurs suites logiques mais comme constituant chaque fois l'irruption d'un quelque chose qui vient radicalement -questionner l'ensemble de la situation. Ce « quelque chose », nous --pouvions difficilement le saisir avec Chronos, dieu ancien des Grecs, avec sa force propre, celle où « l'avant » s'ordonne à « l'après », sous condition d'un présent englobant, dans lequel, comme on dit, tout se passe.

Il nous fallait un autre temps pour comprendre les événements. Un temps qui brise la succession ordonnancée « passé-présent-futur » et qui, à chaque irruption, redistribue la logique du temps. Aion, démon des Grecs, est celui qui --pouvait nous soutenir dans cette démarche. Démon des profondeurs, temps de l'événement qui, du présent, libère le passé et le futur, nous ouvre à un autre temps qui n'est plus celui de l'être mais celui du devenir : « Si l'on appelle événement un changement dans l'ordre du sens (ce qui faisait sens jusqu'à présent nous est devenu indifférent et même opaque, ce à quoi nous sommes désormais sensibles ne faisait pas sens auparavant), il faut conclure que l'événement [...] marque une *césure*, une *coupure*, telle que le temps s'interrompt pour reprendre sur un autre plan.(6) »

Désormais, au lieu du paysage monotone et logiquement ordonné (même s'il fallait trouver son ordre) qui jusque-là défilait sous nos yeux, nous voyions petit à petit se dessiner un espace déchiré, fait de plis, de cratères et de plateaux.

L'événement, on le voit, est une irruption (Aion) qui redistribue l'agencement d'une situation et émet des signes. L'événement peut être tantôt daté, localisé (Mai 68, Gênes 2001, New York le 11 septembre), tantôt plus diffus, difficilement assignable, localisable. Quelque chose poursuit l'événement, se loge en nous et attend des

années parfois. Ce quelque chose, c'est la *fêlure silencieuse* (7).

La fêlure

« On était beau, fort, plein d'amour, puis tout à coup, cela s'est mis à vaciller, on n'a pas compris ce qui nous arrivait, nous qui étions si... »

Le « tout à coup » est ici aussi une vue de l'esprit, on n'a simplement pas senti venir le moment où tout s'est mis à craquer, on n'a pas su lire les signes. Mais le propos n'est pas là. D'un côté, la mémoire se souvient et raconte un « nous qui étions si... » ; de l'autre, existe une seconde histoire en quelque sorte, écrite en mineur, l'histoire d'une fêlure silencieuse qui traverse et travaille une personne, une relation, un groupe. Cette fêlure se niche dans un événement qui peut avoir la vie pour origine, ou « la blessure avec laquelle je suis née », une guerre, une révolution, une séquence dans un projet qui m'a fait basculer et voir les choses différemment. La fêlure prolonge en quelque sorte cet événement... silencieusement. Ce silence est celui d'une attente et d'une lente réalisation souterraine qui peut aussi bien nous ronger jusqu'à la mort que nous pousser à vouloir l'effectuer, à l'actualiser : c'est qu'alors nous désirons vivre et accompagner l'événement.

La fêlure silencieuse insiste donc en nous, elle sort de nous, elle provoque des ruptures mais, en même temps, elle n'est pas à confondre avec les *accidents bruyants* : le coup qu'a reçu mon amie, le feu qui a détruit la grange de notre ferme commune, des nouvelles mesures contre le chômage, les premiers signes douloureux de mon vieillissement. « [...] Tous ces accidents bruyants ne seraient pas suffisants en eux-mêmes s'ils ne creusaient et n'approfondissaient quelque chose d'une toute autre nature et qui, au contraire, n'est révélé par eux qu'à distance et quand il est trop tard : la fêlure silencieuse. Pourquoi avons-nous perdu la paix, l'amour, la santé l'un après l'autre ?(8) »

Le vol d'une recette dans un lieu associatif, le feu dans une maison communautaire, l'accident de travail de tel ou tel bénévole : accidents bruyants ou événements ? En fait, tout dépend de la situation elle-même. Dans un cas, ce qui se produit va renforcer en sourdine la fêlure silencieuse. Dans un autre cas, cela va agir comme un signe : « Ce n'est plus possible de continuer comme avant. » Dans une autre hypothèse encore, cela va simplement provoquer un peu de bruit, avant que le silence revienne.

Trois façons ici de construire un rapport avec ce qui arrive, mais il en est bien d'autres possibles.

Des lignes

Je tombe amoureux, un nouveau monde s'ouvre à moi, une sensibilité inconnue me traverse. Je change de coiffure, je me surprends à chanter ou à siffler au lever du lit ou dans la rue... La question n'est plus « qu'est-ce qui m'est arrivé ? », mais : « comment poursuivre, accomplir, devenir le fils de cet événement ? »

Événement

Une rupture s'est produite, une ligne de fuite a tracé de nouvelles perspectives mais, comme on le verra ci-dessous, rien n'est acquis : la ligne qui tente d'effectuer l'événement peut s'assécher violemment et la belle rencontre se transformer en prison.

Il existe une autre manière de se rapporter à l'événement où rien n'est assignable, où on est un peu perdu et où on sent que le désir est déjà ailleurs, qu'il nous indique d'autres chemins mais, en même temps, que notre corps est encore sur une ancienne route. On est écartelé entre deux positions, on vacille : tantôt on épouse l'une qui nous entraîne vers des territoires inconnus ; tantôt on s'accroche à l'autre, on se sécurise, on veut maintenir ce que l'on a.

Revenons à l'histoire du CST. Nous disions tout à l'heure que certains du groupe étaient sensibles à la propagation dans le champ social des idées émises par le collectif, mais qu'à côté d'eux, d'autres membres avaient une autre perception. Leur question n'était d'ailleurs pas d'être d'accord ou non avec le « bilan » tiré par les premiers, mais d'être plutôt travaillés par la question « qu'est-ce qui nous arrive ? », par le sentiment que « nous ne parlons plus de la même chose » et que « nos désirs deviennent différents ». Une autre ligne est venue habiter le groupe, du moins certains de ses membres, qui sentent qu'elle a commencé à affecter leur corps, à diminuer leur résistance pour certaines choses ou à augmenter leurs exigences pour d'autres choses. De fait, « on ne supporte plus ce qu'on supportait auparavant, hier encore ; la répartition du désir a changé en nous, nos rapports de vitesse et de lenteur se sont modifiés, un nouveau type d'angoisse nous vient mais aussi une nouvelle sérénité.(9) »

C'est cette micro-fêlure ou ligne moléculaire qui nous a fait basculer, qui a modifié notre chemin et nous a entraînés dans ce que l'on a appelé par la suite une élucidation de notre histoire. En définitive, notre question était moins de comprendre ce parcours que d'actualiser ce que nous étions en train de devenir. Muter, changer de peau. Il nous a fallu sept mois et beaucoup de détours pour comprendre et pour vivre cela.

Une troisième façon de répondre à un événement passe par un phénomène de *coupure* ou *ligne molaire* (10). Le bel amour, qui a ouvert tant de choses, se fige. Il prend une autre direction, il est maintenant question de « femme + homme = couple ». On ne fait plus n'importe quoi : « tu es ma femme, pour le meilleur et... pour le pire », « je veux une maison et une famille ». Dans un groupe aussi, des coupures peuvent -s'installer et la machine à fabriquer des grandes dichotomies peut s'emballer : « Il y a eu d'abord des positions : le parleur, le silencieux, le retardataire, le nerveux... puis suite à l'accident de voiture tout s'est emballé : le parleur est devenu le manipulateur ; le silencieux, le traître ; le nerveux, l'hystérique... Plus moyen de s'entendre, chacun attaquait l'autre et renforçait simultanément son camp. Jusqu'au jour où, trop fatigué par cette bataille, un des deux camps est parti. »

Trois manières de vivre et de prolonger un événement : ligne de fuite, variation moléculaire, coupure ou ligne molaire. Précisons que, dans une même situation, chez un individu, dans un couple ou dans un groupe, deux ou trois de ces lignes peuvent cohabiter : « Il arrive bien en amour que la ligne créatrice de quelqu'un soit la prison de l'autre »(11).

S'agencer à l'événement, c'est donc épouser des signes, c'est comprendre leur sens et effectuer leur devenir. Autrement dit, être aux aguets des signes qui nous traversent, sentir les redistributions de désir et les mutations qui en découlent et enfin tenter de les accueillir, de les actualiser : « Qu'il y ait dans tout événement mon malheur, mais aussi une splendeur et un éclat qui sèchent le malheur. » « Ou bien la morale n'a aucun sens, ou bien c'est cela qu'elle veut dire, elle n'a rien d'autre à dire : ne pas être indigne de ce qui nous arrive. Au contraire, saisir ce qui arrive comme injuste et non mérité (c'est toujours la faute de quelqu'un), voilà ce qui rend nos plaies répugnantes, le ressentiment en personne, le ressentiment contre l'événement.(12) »

>> Pour prolonger sur le signe, lire [Problémer](#) et [Évaluer](#), sur le rapport événement-langage, voir [Parler](#).

[2] G. Deleuze, *Logique du sens*, éd. de Minuit, 1969, p. 174.